

Raoul Tubiana

Mains et merveilles

PROPOS RECUEILLIS PAR GUILAINE DEPIS

Si Raoul Tubiana est un nom familier à de nombreux artistes, c'est parce que tout au long de sa vie, il les a fréquentés, soutenus, aimés. À quatre-vingt-seize ans, ce grand chirurgien a gardé de multiples activités : chaque matin, il se rend de bonne heure dans le XVI^e arrondissement, à l'Institut de la main qu'il a fondé en 1972. Chaque après-midi, il travaille. Un livre à peine achevé, au suivant : *Notions anatomiques et physiologiques utiles aux musiciens*. Son amour pour Claude Delay continue à lui donner l'énergie vitale nécessaire à la poursuite de son œuvre médicale et humaine. Dans un appartement cossu du Marais, marqué par le souvenir des Giacometti, il reçoit avec la même générosité que celle qu'il prodigue à un ami arrivé de manière impromptue pour lui montrer sa tendinite. Avec *Entre tes mains* (France Empire, 2011), ses mémoires enfin publiées, il révèle qu'il est aussi, à l'instar de ses amis disparus, un écrivain surprenant.

— **Vous avez traversé presque un siècle et venez de publier vos mémoires. Une vie très impressionnante qui commence en Algérie. Vous parlez d'une enfance heureuse. Montesquieu disait que « l'enfance est le tout de la vie puisqu'elle en donne la clef »...**

C'est très bien d'avoir eu cette enfance-là, aimé d'une mère merveilleuse, qui m'a rendu heureux, et d'un père extrêmement bon et indulgent. Ceci dit, j'ai eu quand même de grands drames pendant ma jeunesse, comme la perte d'un frère âgé de neuf ans, puis ma mère est morte dans des conditions dramatiques. Il faut préciser que je suis un enfant de vieux puisque mes parents se désolaient de ne pas pouvoir en avoir. Lorsque la cause – une rétroversion utérine – a été décelée, ma mère a été opérée à Paris par un gynécologue célèbre, le professeur Pozzi [le père de l'écrivain Catherine Pozzi] qui lui a redressé l'utérus mais a « ou-

bli » une compresse dans son ventre. Ce fut la cause de douleurs abdominales tout le reste de sa vie et aussi celle de sa mort. Je me suis orienté vers une carrière médicale pour soigner ma mère, parce que j'étais désespéré de la voir souffrir constamment. La cause de ses douleurs n'a été connue que lorsqu'elle a fait une occlusion intestinale. On l'a opérée et on a retrouvé la compresse entourée d'adhérences responsables de l'occlusion. Elle est malheureusement morte des suites de cette occlusion.

— **Plusieurs grands écrivains étaient médecins : Rabelais, Tchekhov, Céline... La médecine permet-elle de comprendre l'âme ? Le corps se fouille-t-il comme l'esprit ?**

Au cours des derniers siècles, il y a eu d'immenses progrès sur le plan scientifique, mais pas sur le plan moral où je crois que tout reste à faire. Les progrès moraux sont beaucoup plus lents.

— Vous citez Jacques Audibert : « L'homme apprend à connaître sa mécanique, mais ne se connaît pas lui-même. »

Oui, et on a d'ailleurs traversé un siècle spécialement chargé en barbarie, l'un des pires que l'humanité ait connus, avec le plus grand nombre de morts inutiles...

— Craignez-vous l'inconscience, les dérives des hommes ? La médecine peut-elle être dessoudée de la morale, de l'éthique ? Plus on progresse et plus il y a du danger ?

Des académies, des groupes, corrigent les dérives très rapidement sur le plan international. L'affolant obscurantisme des hommes demeure le plus inquiétant. Ouvrir son poste de télévision suffit pour s'en apercevoir : il n'y a que ça, de la violence, des crimes. La médecine n'a malheureusement aucune action là-dessus. Les êtres sont violents, ignorants et peu généreux. Les médias jouent un rôle, aussi, qui devrait être différent. Tous les matins, il y a des heures d'émission sur des petits sujets en général sans intérêt, des musiquettes, des publicités, des récits sordides, et jamais un moment de musique classique. Il faudrait avoir au moins un quart d'heure de répit, de beauté et de calme, non ?

— S'est-il avéré plus difficile d'écrire ce livre-là, où vous dévoilez beaucoup, que vos ouvrages médicaux, votre *Traité de chirurgie de la main* par exemple ?

Non, j'ai rédigé ces mémoires un peu comme un livre scientifique. J'ai beaucoup écrit, j'ai publié plus de vingt volumes scientifiques. Si celui-là est personnel, il ne m'a pas posé de problèmes particuliers. J'ai écrit comme ça venait, un souvenir en appelant un autre.

— Vous racontez la guerre, l'Occupation. On sent toujours chez vous un esprit cosmopolite, bienveillant, en dehors de tout clivage. Quand vous étiez jeune, vos parents vous ont-ils inculqué cette ouverture aux autres, ce respect des différences ?

Oui, mes parents étaient très larges d'esprit dans une Algérie coloniale terriblement brutale dans les rapports humains. Pour se protéger, ma mère restait à la maison, ne voyait que les proches. Mon père était considéré comme un justicier par les indigènes : on lui demandait souvent son arbitrage pour régler des litiges commerciaux, et en retour, on lui offrait comme cadeaux des produits locaux. Un jour, il a rapporté à la maison une gazelle qui lui avait été offerte par un chef mozabite, c'était une joie immense de voir cette bête gracieuse et fragile. Ma mère l'installa dans une cabane à outils au fond du jardin, elle lui passa un large ruban rose autour du cou et la gazelle se dressa



sur ses pattes tellement fragiles. On était tous en admiration quand, brusquement, elle sauta entre nos jambes et dévora les fleurs de freesia : c'était une catastrophe ! Il a fallu la rattraper et la confier au Jardin zoologique où nous allions la voir ensuite derrière les grilles.

— Un moment touchant, comme celui du cochon Raoul. Vous citez Marguerite Duras dans *Savannah Bay* : « La mémoire invente autant qu'elle se souvient. » Comment ce processus sélectif – votre référence à Proust aussi – faisant remonter certains souvenirs s'élabore-t-il ?

Les faits saillants impriment tellement la mémoire qu'ils paraissent absolument exacts, comme la mort de ma mère ou ma rencontre avec le général de Gaulle. Pour le reste, il y a toujours un doute et même, parfois, un refus. C'est en relisant les épreuves de ce livre que je me suis aperçu que deux parties capitales de ma vie avaient été complètement éliminées de ma mémoire : les arrivées massives de blessés pendant la guerre et l'Occupation à Paris. C'est très bizarre. Pendant ces campagnes, la petite ambulance que je dirigeais dans le sud tunisien était aux avant-postes et, lorsqu'arrivait brusquement une centaine de blessés, il fal-

[entretien]

lait les traiter au plus vite, les renvoyer à l'arrière, et choisir... Il m'est arrivé de rester plus de huit heures debout à opérer, ne tenant plus qu'en m'appuyant sur la table d'opération, avec des doigts qui marchaient encore mais des jambes tellement lourdes qu'aussitôt après le dernier pansement, je m'affalais sur un brancard, sur n'importe quoi. Ce sont des souvenirs que j'ai effacés de ma mémoire, une espèce de barrage. Un psychanalyste en comprendrait tout de suite la raison.

— **En 2008, l'exposition de photographies d'André Zucca à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, *Les Parisiens sous l'Occupation*, a fait scandale car on y voyait des gens affichant bonheur et insouciance. Intimement, peut-on rester heureux, danser, rire, même dans les pires conditions, n'importe où, si on décide de l'être ? Le bonheur est-il une manière insolente de résister ?**

Oui, une dissociation se fait entre le chemin personnel et l'environnement. Il y a des compartiments différents. Les mêmes personnes rayonnant sur ces clichés peuvent être, le lendemain, très malheureuses. Sous l'Occupation, je voyais mes amis, je vivais des tas d'histoires. Lorsque l'atmosphère devint de plus en plus pesante, puis intolérable, j'ai quitté Paris en avril 1942 avec ma femme. Nous passâmes séparément la ligne de démarcation. J'étais resté pendant deux ans sous l'Occupation.

— **Était-ce du courage ou de l'inconscience ?**

Davantage d'inconscience que de courage, mais d'une part je voulais terminer mon internat, et d'autre part j'avais un appartement sur les quais auquel je tenais beaucoup. Je ne voulais pas qu'il soit occupé ou cambriolé. En réalité, ma femme et ma fille habitaient sur les quais ; quant à moi, j'étais très souvent de garde à l'hôpital...

— **Êtes-vous croyant ? Le fil conducteur de votre destin a-t-il été la chirurgie parce que vous aviez quelque chose à rendre à l'humanité, à la vie ?**

Un fil conducteur parce que ma mère est morte de la chirurgie. Sinon, je suis profondément laïque et républicain, je ne fais pas de politique.

— **Vous avez eu la chance d'avoir une vie extrêmement riche en rencontres. Avez-vous l'impression qu'on mérite ses rencontres ? Ou est-ce le hasard, le travail ?**

Mon métier m'a permis de rentrer dans l'intimité des êtres très facilement quand je jugeais qu'ils étaient intéressants. Ma technique chirurgicale n'était pas influencée, mais j'étais plus attiré par les artistes...

— **Au nombre des gens très célèbres que vous avez côtoyés, il y a Marie Bonaparte que vous appeliez « Mairaine ».**

Elle était ma voisine, en quelque sorte, à Saint-Tropez... Elle était la marraine des enfants Troisier qui l'appelaient « Mairaine ». Moi, je ne savais pas comment l'appeler : se retrouver sur la plage en tenue de bain et dire « Votre Altesse » me paraissait étrange... Le plus simple était probablement de dire « Madame », mais elle avait repéré ma gêne et m'avait dit : « Appelez-moi donc Mairaine », comme les enfants Troisier.

— **Justement, dans votre univers, on part à Saint-Tropez, celui d'avant le phénomène Bardot et les touristes. Est-il encore possible d'aimer cet endroit ?**

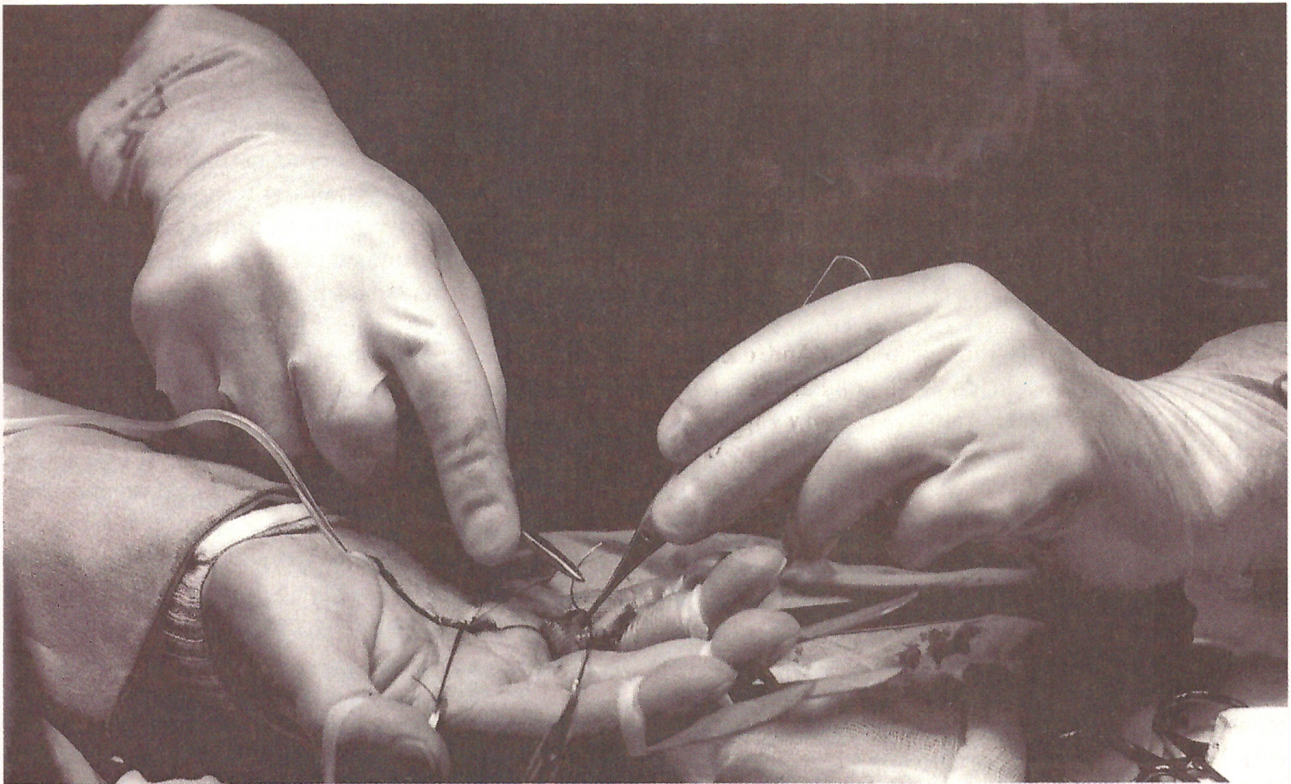
J'y retourne toujours avec plaisir, c'est un des endroits que je préfère au monde : la presque île était d'une telle beauté avant d'être – en partie seulement – gâchée, elle reste merveilleuse. L'arrivée à Saint-Tropez a toujours été féérique : « Après avoir passé l'usine de torpilles, le rideau de canisses masquant la mer se déchire d'un coup et Saint-Tropez apparaît, surgissant au-dessus des eaux du golfe et s'y réfléchissant, avec les toits ocre roux des tuiles sarrasines, dominés par le haut campanile rose et jaune de son église. » Mes parents, séduits à leur tour, y achetèrent un pied-à-terre. Dans les années qui suivirent, je fis la connaissance de Charles Cachin, qui avait épousé Ginette, la fille du peintre Signac, à l'origine de l'engouement pour la presque île. Si bien qu'au contact des enfants Signac, j'ai rencontré tous les élèves de Signac, tous les descendants des post-impressionnistes, des fauves, etc. C'est à Saint-Tropez que j'ai eu mon éducation artistique, aidée par la beauté des lieux.

— **Pierre Teurlay, qui publiera ensuite sous le nom de Jean Freustié, a énormément compté pour vous, tel un juvénile, amoureux de la littérature.**

J'ai eu la chance de l'avoir comme assistant chirurgical lorsque j'ai été nommé chef d'équipe chirurgicale mobile – une formation légère comprenant un chirurgien, un assistant, un anesthésiste, un chef panseur et des brancardiers qu'on envoie où les besoins se font sentir.

— **Par son ami Merle d'Aubigné, vous avez aussi rencontré Jacques Lacan.**

Ami n'est pas le mot. Lacan était un compagnon de jeunesse de Merle d'Aubigné. Ils s'étaient connus au cours de leurs études médicales. Par la suite, Lacan était très heureux



© DR

d'avoir pour correspondant un chirurgien aussi prestigieux que Merle d'Aubigné.

— **Élisabeth Roudinesco, dans son séminaire annuel à Normale Sup, observe comme vous qu'il adorait l'entourage de gens célèbres. De fil en aiguille, il s'était même rapproché de Heidegger, ravi de le compter dans son carnet d'adresses...**

Lacan était un personnage très particulier, sûrement très intelligent et manipulateur, qui aimait l'argent. Un être curieux. Son intelligence s'était tournée vers le gain et l'apparence. Il portait des manteaux de fourrure, des toques en vison, descendait dans les hôtels les plus luxueux et se faisait toujours entretenir. Merle d'Aubigné en avait assez des malades adressés par Lacan qui étaient en général très compliqués. Lacan expliquait longuement leur pathologie. Merle, qui était quelqu'un de pressé, très positif, lui dit franchement : « Écoute, je n'ai plus le temps de m'occuper de tes malades, envoie-les donc à Raoul Tubiana qui a plus de patience que moi. » J'ai hérité ainsi de la clientèle de Lacan, souffrant de traumatismes divers : plusieurs avaient des cicatrices d'incision au niveau du poignet, des tentatives de suicide, etc. Mes relations avec Lacan sont toujours restées correctes, d'autant qu'il m'a fait opérer toute sa famille.

— **Vous avez soigné Maurice Herzog et Louis Lachenal pour des gelures survenues au sommet de l'Annapurna...**

Leurs lésions étaient symétriques. Les deux alpinistes avaient perdu tous leurs doigts à l'exception des premières phalanges, et aux pieds tous les orteils et la peau du talon, qui mettait à nu le calcanéum. Il fallait recouvrir le plus rapidement possible les os avant qu'ils ne s'infectent. On a combiné une double équipe chirurgicale : Merle d'Aubigné s'occupait des membres inférieurs et moi des mains. Nous sommes tombés sur des sujets particulièrement courageux et résistants. Chaque opération durait plusieurs heures, et il a fallu recommencer quatre fois cette même opération pour les quatre membres des deux alpinistes.

— **Pouvez-vous développer ce que vous entendez par fidélité chez le Père Teilhard de Chardin.**

Un homme merveilleux, passionnant, grand, beau, généreux. Un être lumineux, poursuivi par son Ordre pour des raisons obscures à mes yeux qui le rendaient très malheureux.

— **Au nombre de vos fréquentations littéraires, il y a Queneau et Audiberti. Que lisez-vous aujourd'hui ?**

C'est très varié. Je lis peu de romans et j'aime beaucoup

[entretien]

les livres d'histoire. Actuellement je suis fixé sur le Moyen-âge, une période fascinante.

— **On voit une belle lettre de Jacques Audiberti en annexe de votre livre. Il vous a dédié un des siens, *Les Médecins ne sont pas des plombiers*. Le titre est amusant.**

Nous avons des relations très proches. Jacques Audiberti avait un côté génial, c'était un bavard brillantissime et un poète qui n'a jamais pu gagner sa vie. Il était toujours dans la misère et habitait à l'hôtel Taranne, en face du Flore. Lorsque l'hôtel est devenu trop cher pour sa bourse – j'avais à l'époque un appartement sur les quais avec une chambre d'ami –, j'ai invité Audiberti à habiter chez moi, où il est resté un an. À l'époque, on jouait *Le Mal court* à La Huchette, de l'autre côté de la Place Saint-Michel. Le succès du *Mal court* était dû en grande partie à la merveilleuse Suzanne Flon. Il y avait beaucoup plus de spectateurs possibles que de sièges. Avec Audiberti, nous transportions des chaises prises dans ma salle d'attente jusqu'au théâtre. Pendant la représentation, nous faisons un tour à Saint-Germain-des-Prés, puis vers 11 heures, nous retournions à La Huchette pour la fin du spectacle... et les acteurs nous aidaient à rapporter les chaises chez moi.

— **Parcourons à présent l'éventail de vos artistes préférés, toujours Giacometti en tête. Vous avez également connu César, Maria Vieira da Silva, Niki de Saint-Phalle... Dora Maar a-t-elle inspiré Picasso ?**

Dora Maar a été le modèle, la maîtresse, puis la victime de Picasso. Elle avait une beauté sombre et une voix forte.

— **Un(e) galeriste qui vous a marqué ?**

Dina Vierny était une grande amie que j'ai beaucoup admirée. Elle avait un courage étonnant et une reconnaissance qui n'a jamais fléchi pour son maître, Maillol, à qui elle a consacré une Fondation.

— **Vous avez notamment sauvé les mains de Bernard Buffet et de Velasco Zimbron ?**

Zimbron m'avait déjà vu opérer à Cochin. Lorsque, sous les instances de Merle d'Aubigné, je lui ai rendu visite à Mexico, il a absolument tenu à ce que j'assiste à une séance opératoire, où il était entouré de tout un aréopage de visiteurs, de chirurgiens. Il m'a demandé de l'aider, je ne pouvais décemment refuser. La dernière opération de la matinée était une malformation congénitale chez un enfant. Il m'a dit : « Avec l'expérience que vous avez dû acquérir chez Sterling Bunnell, j'aimerais que vous fassiez

cette opération devant moi. » J'étais évidemment très embarrassé, j'ai dû opérer et il m'aidait. Il expliquait les différents temps opératoires en espagnol pour l'assistance en me posant des questions en français. Puis, la séance opératoire terminée, tout le monde parti. Il m'a retenu avec son premier assistant, l'anesthésiste et l'infirmière. J'étais assez intrigué. Alors il arracha ses gants et, sur le dos d'une main, il découvrit sous un pansement une affreuse plaie sanguinolente. Je lui ai demandé si c'était une radiodermite, il m'a répondu : « Oui, j'ai été pendant bien longtemps très imprudent en exposant mes mains sous les rayons. » Nous sommes tombés d'accord sur le fait qu'il devait se faire opérer au plus tôt. Il m'a dit : « C'est bien ce que je pense, et comme j'ai la chance de vous avoir... » Il s'est allongé sur la table d'opération. L'anesthésiste et le premier assistant étaient de mèche, c'était un coup monté. Heureusement, ça a marché. Les greffes ont bien pris, Zimbron clamait partout : « Voici la main de Tubiana ! » Et ma vie de touriste au Mexique a été transformée du jour au lendemain.

— **Jean-Paul Enthoven, dans *La dernière femme*, signe un chapitre sublime sur Louise de Vilmorin, séduisante en diable, mais chipie, gâtée, capricieuse comme Scarlett O'Hara. Vous qui avez vécu une longue histoire « en boucle » avec elle, vous en livre une image éloignée, poignante : elle vous a un jour tailladé la main avec ses ongles pour supporter la douleur...**

C'était quelqu'un d'un courage remarquable. Elle a été malade depuis son enfance, une tuberculose. Elle se sentait abandonnée par sa mère, une mondaine ignorant ses enfants. Quant au père de Louise, il est mort très jeune, Louise n'avait que quatorze ans. Elle avait une revanche à prendre sur sa vie, sur ses malheurs, sur sa mère : avec un courage extraordinaire et des dons étonnants, elle a rebâti sa vie. Mais je suis d'accord avec Jean-Paul Enthoven sur ses défauts, son côté manipulatrice extrêmement douée. J'ai moi-même écrit : « Elle mentait avec une telle spontanéité et jouissance que ses propos les plus anodins devenaient suspects [...] C'est la désinvolture de Louise qui m'a le plus éloigné d'elle. »

— **Vous avez été ébloui par Claude Delay. Son intelligence, son humour, sa lumière, sa générosité...**

J'en parle peu parce que je ne tiens pas à m'expliquer. Je suis tombé amoureux de Claude et on ne voyait pas très bien d'évolution possible car nous étions mariés l'un et l'autre. Il a fallu des années pour que nous puissions divorcer et voilà : je l'ai emmenée chez moi à Saint-Tropez...

— **Pour Malraux, le xx^e siècle a été marqué par trois personnes : de Gaulle, Picasso et Coco Chanel. Coco Chanel était l'un des traits d'union entre Claude Delay et vous.**

C'est Claude qui m'a fait connaître Mademoiselle Chanel parce qu'elle voulait se faire réopérer d'un lifting – elle en avait déjà eu plusieurs –, et Claude lui a vanté mes qualités chirurgicales. Au lieu de venir en consultation à l'Hôpital américain, elle nous a invités à dîner rue Cambon, Claude et moi. C'est ainsi que j'ai connu Chanel, je l'ai opérée et je suis devenu en quelque sorte son médecin personnel.

— **A-t-elle été satisfaite de son opération ?**

Mon opération différait de ce qu'elle avait subi jusque-là, qui consistait à réséquer de la peau pour effacer les rides. Je me suis contenté de lui plicaturer les tissus sous-cutanés. Un résultat satisfaisant et sans histoire. Et je suis devenu de plus en plus invité, d'abord dans l'espoir de rencontrer Claude, et puis parce que – comme Claude l'a merveilleusement écrit – elle était affreusement solitaire dans la fin de sa vie, elle avait perdu tous ses proches qui étaient morts. Si bien que je me trouvais invité très souvent. Un soir, on m'a appelé. Je suis arrivé au Ritz, et je l'ai trouvée morte sur son lit, c'est moi qui lui ai fermé les yeux.

— **À un moment, Coco Chanel remarque qu'« une femme qui n'est plus aimée n'a plus qu'à mourir ». Vers la fin de vos mémoires, on vous demande si vous voulez toujours vivre et vous répondez : « Oui, je suis amoureux. »**

Absolument. L'amour maintient en vie.

— **En 1948, à Saint-Germain-des-Prés, votre ami Jacques Audiberti vous a présenté à Alberto Giacometti en disant : « Voilà Giacometti, c'est un grand causeur. »**

Sans jamais vraiment eux-mêmes s'expliquer sur leurs créations, ces êtres très doués vous picorent, profitent de tout ce qui peut servir à leur œuvre. Alberto ne voyait en moi que le côté chirurgical et il posait constamment des questions d'ordre physiologique : comment fonctionnent les tendons, les nerfs, etc.

— **Aurait-il pu faire les mêmes sculptures si vous ne lui aviez pas expliqué ?**

C'était un grand artiste, il n'avait sûrement pas besoin de moi, mais mon métier le captivait.

— **Claude Delay a écrit un autre très beau livre sur les deux frères (Giacometti, Alberto et Diego, l'histoire cachée, Fayard, 2007). Vous étiez tous les deux des amis intimes**

de Diego. Racontez-moi l'histoire de la main de Claude...

Diego savait qu'Alberto m'avait donné la main gauche de *L'Objet invisible* et il m'a dit : « Alberto t'a donné une main, je vais mouler la tienne, tu as des mains d'accoucheur, je vais faire en bronze ta main ». Je lui ai répondu : « Non, tu ferais mieux de reproduire la main de Claude, elle a des doigts bien plus fins que les miens », et il a reproduit une main de Claude. Nous avons donc une main d'Alberto et une main de Diego en bronze qui sont maintenant cachées parce que lorsque j'avais des consultations chez moi, elles traînaient sur une tablette. Un jour, un commissaire priseur est venu me consulter et s'est exclamé : « C'est de la folie de les laisser à la portée de tout le monde ». Depuis, je les enferme.

— **Diego était le conseiller de son frère – davantage qu'un conseiller. Il eut beaucoup d'influence dans son travail. Ils étaient « les deux parties d'une même flamme »...**

Diego était tellement modeste qu'il ne prenait pas du tout ombrage de la gloire de son frère alors qu'il le secondait continuellement. Pour les armatures des sculptures, pour le polissage, pour tout. Il n'a pu prendre son envol qu'après la mort d'Alberto. Alors, on a pu voir la richesse de son imagination, il s'est révélé être un très grand sculpteur, lui aussi. Vous êtes assise sur une chaise de Diego.

— **Sa mort, en 1986, vous a beaucoup marqué.**

Il voyait de plus en plus mal et ne voulait pas se faire opérer de sa cataracte. J'ai insisté pour qu'il accepte l'opération qui était devenue très courante. Il a été hospitalisé à l'Hôpital américain, opéré par un ami ophtalmologue, je lui tenais la main pendant l'opération, tout se passa normalement. Le lendemain, on a enlevé son pansement sur son œil et il a crié fou de joie : « Je vois ! Je vois ! » Comme il était seul chez lui et avait quatre-vingt-trois ans, j'ai demandé qu'on le garde une nuit de plus à l'hôpital. Le surlendemain, je suis allé le prendre en fin de matinée pour le ramener chez lui : « Je vais chercher la voiture au parking et je t'attendrai devant la porte. » J'ai attendu quinze, vingt minutes, et ne le voyant pas venir, je suis monté dans sa chambre qui était fermée. J'ai fait ouvrir la porte par une infirmière : on a trouvé Diego mort étendu dans la salle de bain. Un choc épouvantable, terrible, dont je me suis senti en partie responsable car c'était moi qui l'avais presque obligé à se faire opérer.

— **Vous avez donc choisi la chirurgie avant de vous spécialiser. La main a pour singularité de n'être pas sanglante...**

[entretien]

La raison principale est que, pendant les campagnes de Tunisie, j'opérais parfois pendant des heures d'affilée, noyé dans le sang et cette odeur fade qui dégoûtait. Quand j'ai dû choisir une spécialité chirurgicale, je me suis dirigé vers une spécialité non sanglante. La main n'est pas une chirurgie sanglante parce qu'on place un garrot à la racine du membre et qu'on opère donc un champ opératoire exsangue. C'est l'élément majeur qui m'a dirigé vers la main, plus la minutie. Je travaillais comme un horloger, assis, sans me presser, en vérifiant tous les détails... sans avoir cette hantise du sang et de la mort, à l'inverse de la chirurgie générale. Il faut bien dire que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le but de la chirurgie était de sauver des vies humaines avant tout. La chirurgie de la main était considérée comme secondaire, parce que son principe n'était pas vital – si bien qu'elle était confiée à de jeunes assistants qui n'avaient pas les connaissances suffisantes pour les traiter d'une façon adéquate. Ce n'est que lorsque du stade vital on est passé au stade fonctionnel que la chirurgie de la main a pu prendre son essor.

— **Vous citez Sterling Bunnell : « La main commence aux pulpes des doigts et se termine au cerveau. » Cette idée que la main nous incarne est très présente. Vous consacrez un chapitre aux *Bourgeois de Calais* de Rodin et expliquez que, dans la main, on fait passer toute l'angoisse...**

Elle est le seul organe des sens qui se déplace vers l'objet qu'on veut connaître. Alors que les yeux, les oreilles restent sur place, attachés à la tête.

— **La main, c'est aussi la main caressante, le plaisir sensoriel. « La main qui tranche et qui panse... »**

L'attaque et la défense aussi. La main est à la fois exploratrice et défensive.

— **Que regardez-vous en premier chez une femme ? Le miroir de l'âme ?**

Je regarde les mains, les yeux... et aussi le reste !

— **Pour Paul Valéry, la main se fait à la fois « marteau, tenailles et alphabet ». L'écriture aussi...**

Oui, les fonctions multiples de la main. J'ai appris récemment que Valéry avait pour maîtresse la fille du chirurgien Pozzi, qui avait opéré ma mère. Cette coïncidence m'a beaucoup surpris.

— **Le fait d'être chirurgien vous a-t-il façonné un caractère autoritaire et impatient ?**

C'est obligatoire ! Le temps est tellement compté en salle d'opération que lorsqu'on réclame un objet quelconque, immédiatement tout le monde se précipite. On se sent vraiment le maître à bord pendant l'opération.

— **Dans les annexes de votre livre, vous publiez une note de Monsieur Delbarre sur la nécessité de créer un Institut de la main en 1972.**

Les mains en général étaient fort maltraitées dans les services généraux, et le directeur de la Sécurité sociale s'en rendait bien compte. Il s'est mis en relation avec le professeur Delbarre, qui était le doyen de Cochin et avec Merle d'Aubigné, pour créer un service entièrement consacré à la main. J'étais à l'époque assistant de Merle d'Aubigné, chargé de la chirurgie de la main et du traitement des grands brûlés dans son immense service. Au retour d'Amérique, j'ai créé une consultation des pathologies des mains et je me suis trouvé débordé par l'afflux des malades. En plus de cette consultation, le service voisin de rhumatologie, dirigé par le professeur Delbarre, a commencé à faire opérer les polyarthrites articulaires. Ça a été une source de recrutements extraordinaires. Le service d'orthopédie de l'hôpital Cochin s'est trouvé envahi par des mains à opérer. Ma consultation sur les mains s'est trouvée peu à peu encombrée par des musiciens, car c'était le seul endroit où l'on s'intéressait à leurs mains. Ils sont devenus tellement envahissants que j'ai créé une nouvelle consultation en 1970, spécialement pour eux. Cette consultation des musiciens s'est tenue d'abord à l'hôpital Cochin, puis à l'Institut de la Main. J'ai pris ma retraite chirurgicale à soixante-dix-sept ans, alors que j'étais au sommet de mes capacités chirurgicales, et je me suis alors de plus en plus intéressé aux mains des musiciens. Ne pouvant plus opérer, je cherchais d'autres occupations se rapportant à la main et j'ai découvert la pathologie professionnelle des musiciens.

— **Vous avez l'ambition de créer une médecine des musiciens comme il y a une médecine du sport ? Vous citez Antonin Artaud, « l'artiste est un athlète affectif », mais la musique aussi peut soulager, parce qu'elle apaise.**

Elle se rapproche certainement de la médecine. Par ailleurs, les musiciens sont très menacés de pathologies professionnelles inconnues à l'époque. C'est ainsi que je me suis particulièrement intéressé aux dystonies de fonction, une affection très singulière et intrigante. Comme ils ne souffrent pas, à la différence des tendinites, des compressions nerveuses, ils ne se soucient pas d'une affection qui leur fait faire des fausses notes. Personne ne leur dit que c'est

pathologique. La consultation des musiciens est tellement variée que je fais appel à des neurologues, rhumatologues, pédiatres et rééducateurs spécialisés dans le traitement des affections professionnelles des musiciens.

— Qui sont vos musiciens préférés ?

Comme tout le monde, j'aime Bach et Mozart. J'aime Schubert. J'aime beaucoup Haendel. J'ai trouvé un champ d'activité passionnant et je suis entouré par tout un groupe de médecins passionnés par les pathologies des musiciens. Les affections sont tellement diverses et parfois si compliquées qu'on a besoin d'avis différents. Depuis 1970, six mille musiciens sont venus nous consulter. La consultation est gratuite, ils donnent ce qu'ils veulent à l'Institut de la main. Avoir créé un corps de rééducateurs spécialisé dans le traitement des musiciens a eu une influence capitale sur leur traitement.

— Vous écrivez : « La profession de chirurgien a été longtemps assimilée à celle de barbier, puis à d'autres métiers manuels tels que mécaniciens, joaillier, voire bouchers. » Nathalie Heinich et Roberta Shapiro, deux sociologues, étudient le processus par lequel un domaine va être qualifié d'art ou pas. La chirurgie en constitue-t-elle un ?

La chirurgie recouvre des quantités de métiers différents. Actuellement, elle évolue à une vitesse considérable dans des domaines aussi différents que la chirurgie de l'ophtalmologie et la chirurgie viscérale. Quand le risque vital est en jeu – par exemple la chirurgie cardiaque ou les grandes chirurgies abdominales –, les qualités requises sont très spéciales. Il faut toujours être à l'affût d'une complication possible. Et puis la chirurgie progresse : la technique de la microchirurgie a rendu possibles non seulement les sutures minuscules de nerfs et petits vaisseaux, mais également les transferts d'organes. C'est une chirurgie majeure qui est un art, sûrement, qui demande des qualités d'imagination, de comportement.

— La singularité de la chirurgie réside dans son caractère dramatique. Son exercice nécessite des qualités d'imagination et d'improvisation. Il faut une réactivité permanente. Vous avez été affecté aux grands brûlés, un passage superbe d'humanité où vous évoquez les gens qui consentent à donner leur peau pour les autres.

Ce sont des traces indélébiles. Je me souviens, par exemple, de Janine Charrat, la danseuse brûlée sur tout le corps à l'exception du visage parce qu'elle était enveloppée de voiles qui ont pris feu. Elle avait beaucoup d'amis venus spontanément offrir leur peau. L'une d'elles a fait une

phlébite qu'on ne pouvait pas prévoir à la suite de cette greffe. Janine s'en est sentie responsable, c'est quand même un cas de conscience. Et puis l'intrusion des médias dans les actes chirurgicaux est toujours insupportable – c'est tellement dramatique en soi. Ajouter encore du drame au drame...

— Une dernière question plus politique. Que pensez-vous de la qualité de la santé en France ? On parle beaucoup des problèmes de la Sécurité sociale, des dépenses de santé. Y a-t-il eu des abus ?

Il y a peut-être une baisse de la qualité des soins dans certains hôpitaux. Mais la chirurgie lourde, la plus coûteuse, se pratique de plus en plus dans les hôpitaux. Les chirurgiens non hospitaliers conventionnés travaillant à l'acte, certains peuvent avoir tendance à multiplier les actes chirurgicaux sans toutefois négliger le moins du monde la qualité de leur chirurgie. Mais ils ont moins de temps à consacrer aux suites opératoires.

— La part humaine donnée aux malades a une grande influence sur la guérison. Comment remettre de l'humain dans la santé aujourd'hui ? En revalorisant le métier de chirurgien ?

Pas seulement du chirurgien : tout le corps médical et infirmier. On se trouve bloqué par le problème financier. Consacrer davantage d'argent à la médecine, ce serait très bien, mais peut-on le faire ? Nous sommes l'un des pays les plus généreux sur la santé. Cela va devenir un problème majeur pour les politiques. C'est très difficile, d'autant que l'éducation et la santé sont les pôles humains à protéger avant tous les autres. ■



ENTRETES MAINS, Raoul Tubiana, Éditions France-Empire, 292 p., 22 €